



### Plan de l'intervention :

**Introduction : D'une ébauche de rencontre à une nouvelle compréhension du langage : une brève introduction à la pragmatique**

#### **I. Logicisme de Frege et de Russell : les raisons du détournement du langage naturel**

Pour comprendre cette redéfinition du langage, je partirai d'un rappel : celui des raisons pour lesquelles Frege et Russell se sont détournés du langage naturel et les modalités par lesquelles le langage ordinaire est au contraire redevenu le matériau premier de l'enquête de Wittgenstein et d'Austin. Ainsi la pragmatique est née d'une contestation des choix de méthode de la première génération des fondateurs de la philosophie analytique.

#### **II. Les acquis de la tradition pragmatique**

Dans un 2<sup>nd</sup> temps, j'examinerai de plus près dans quelle mesure la pragmatique au sens que Wittgenstein et Austin ont donné à ce programme hérite de cette 1<sup>ère</sup> génération de la philosophie du langage, mais radicalisent certains de ses présupposés. Je m'attacherai à examiner de plus près en quoi ils ont transformé l'approche philosophique plus traditionnelle que nous nous faisons du langage et je dégagerai ce qui m'apparaît comme les principaux acquis de cette tradition aujourd'hui.

#### **III. Les horizons ouverts pour une refonte du sujet**

Dans la dernière étape de mon propos, je reviendrai sur le concept de sujet mobilisé respectivement par Benveniste, par Austin et par Wittgenstein pour en extraire ce qui est sans doute le plus prometteur d'une constellation de travaux récents qui à mon sens définissent une nouvelle étape décisive de ce paradigme pragmatique.

### **Introduction**

1. On aperçoit une convergence entre disciplines qui s'ignorent encore assez largement. Au moment où des linguistes soucieux de rigueur cherchent à emprunter les voies et même l'appareil de la logique symbolique pour les opérations formelles, il se trouve que les logiciens deviennent attentifs à la signification linguistique et à la suite de Russell et de Wittgenstein, s'intéressent toujours plus au problème de la langue. Les chemins se croisent plutôt qu'ils ne se rencontrent et les logiciens préoccupés du langage ne trouvent pas toujours à qui parler. (E. Benveniste, PLG, I, Transformations de la linguistique, p.13)

2. Le champ des études sur le langage est partagé entre deux grands domaines, l'un prenant en charge le système de la langue au sens saussurien, l'autre considérant le langage comme discours, c'est-à-dire dans son efficacité sociale. C'est évidemment le second aspect qui intéresse le plus directement les sciences sociales. Ce partage prolonge la distinction inaugurale entre grammaire et rhétorique, laisse néanmoins subsister de vastes zones indéfinies. Perpétuellement en effet, renaît le désir d'articuler la structure de la langue sur son usage social. C'est en particulier l'effort de la pragmatique qui reproche au structuralisme d'avoir presque totalement évincé le sujet parlant du système de la langue et d'avoir séparé le langage de son contexte d'énonciation, alors même qu'une analyse adéquate des structures linguistiques montre que leur présence est déterminante. (Introduction à la pragmatique, 128).

## I. Logicisme de Frege et de Russell : les raisons du détournement du langage naturel

3. Si c'est une tâche de la philosophie de rompre la domination du mot sur l'esprit humain en dévoilant les illusions qui souvent naissent presque inévitablement de l'utilisation de la langue pour l'expression de relations entre des concepts, et en libérant la pensée sur ce dont elle est atteinte uniquement par la nature du moyen d'expression linguistique, alors mon idéographie pourra devenir un outil utile aux philosophes. (Frege, préface à *L'Idéographie*)

4. Je crois pouvoir rendre le plus clairement le rapport de mon idéographie à la langue courante si je le compare avec celui du microscope à l'œil. Celui-ci a, par l'étendue de ses possibilités d'application, par la mobilité avec laquelle il peut s'adapter aux circonstances les plus différentes, une grande supériorité sur le microscope. Considéré comme appareil d'optique, il montre assurément beaucoup d'imperfections qui ne restent ignorées qu'en raison de sa promiscuité avec la vie mentale. Mais aussitôt que des buts scientifiques posent de hautes exigences quant à la précision dans la distinction, l'œil se montre insuffisant. Par contre, le microscope est parfaitement adapté à de tels buts, mais c'est justement pour cette raison qu'il est inutilisable pour tous les autres. Ainsi cette idéographie est un moyen inventé pour des buts scientifiques déterminés que l'on ne doit pas condamner pour la raison qu'il ne convient pas à d'autres buts. (G. Frege, *Idéographie, un langage formulaire de la pensée pure*, Préface)

5. Le langage peut à cet égard être comparé à la main qui malgré sa capacité à remplir des tâches extrêmement diverses ne nous suffit pas. Nous nous faisons des mains artificielles, des outils conçus pour des buts spéciaux et qui accomplissent le travail avec une précision dont la main n'était pas capable. Comment obtient-on cette précision ? Grâce à la rigidité, à l'indéformabilité des pièces, à ce dont l'absence rend la main si diversement habile. Le langage parlé a la même insuffisance : aussi avons-nous besoin d'un ensemble de signes purifiés de toute ambiguïté, et dont la forme strictement logique ne laisse pas échapper le contenu. » (« Que la science justifie le recours à une idéographie », Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, p.66)

Dans un système de signes parfaits, un sens déterminé devrait correspondre à chaque expression. Mais les langues vulgaires sont loin de satisfaire à cette exigence et l'on doit s'estimer heureux si dans le même texte le même mot a toujours le même sens. (Frege, *Sens et dénotation*, *Écrits logiques et philosophiques*, p.104)

## II. Les acquis de la tradition pragmatique :

6. Notre méthode ne consiste pas uniquement à énumérer les usages réels des mots, mais plutôt à en inventer délibérément de nouveaux. (L. Wittgenstein, *Le Cahier bleu*, p.28)

7. Le philosophe pense qu'il est forcé de regarder un concept d'une certaine façon. Mais je recherche et j'invente au besoin différentes façons de le considérer. Je vous confronte à des éventualités auxquelles vous n'aviez pas encore songé. Vous pensiez que ces éventualités étaient en très petit nombre, qu'il en existait une ou deux peut-être. Je vous montre qu'il doit y en avoir d'autres. Je prouve d'autre part qu'il était absurde de prétendre que le concept devait se limiter à ces possibilités réduites. J'apaise ainsi cette sorte de crampe qui vous noue l'esprit et vous pouvez examiner librement le domaine d'usage d'une expression et en décrire les formes. (L. Wittgenstein, *ibid.*)

8. Le langage ne se définit pas pour nous comme un agencement destiné à remplir une fin déterminée. » (L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, §322)

9. Commander, interroger, raconter, bavarder font partie de notre histoire naturelle tout comme marcher, manger, boire et jouer. L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, §

10. Pour une large classe des cas où il est utilisé – mais non pour tous – le mot signification peut être expliqué de la façon suivante : la signification d'un mot est son emploi dans le langage. (*Recherches philosophiques*, §43)

11. Il faut insister tout particulièrement sur une chose pour éviter les malentendus. Quand nous examinons ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelles situations, nous ne regardons pas seulement les mots, mais également les réalités dont nous parlons avec les mots. (J. -L. Austin, *Écrits philosophiques*, p.144)

12. « Nous n'examinons pas seulement les mots, mais aussi les réalités dont nous parlons ; grâce à une conscience aiguisée des mots, nous rendons plus perspicace notre perception des phénomènes. » (EP, p.144)

13. Nous utilisons la multiplicité d'expressions que nous fournit la richesse de notre langue, pour diriger notre attention sur la multiplicité et la richesse de nos expériences. Le langage nous sert de truchement pour observer les faits vivants, qui constituent notre expérience, et que nous aurions tendance, sans lui, à ne pas voir. (...) Nous utilisons les mots pour nous instruire sur les choses dont nous parlons quand nous nous servons de ces mots. » (J. -L. Austin, R, p.333-4)

14. On a parfois le sentiment que les distinctions de sens qu'Austin détecte pénètrent les phénomènes qu'elles relatent – un sentiment à la lumière duquel c'est plutôt le philosophe traditionnel qui semble ne parler que de mots. (...) Peut-être de tels faits reviennent-ils seulement à dire que la philosophie du langage ordinaire ne concerne pas le langage, en tout cas pas dans un sens où elle ne concernerait pas aussi le monde. La philosophie du langage ordinaire concerne tout ce que peut concerner le langage ordinaire. (Stanley Cavell, *Dire et vouloir dire*, p. 204-205)

15. Nous n'avons pas à remonter bien loin dans l'histoire de la philosophie pour trouver des philosophes tenant acquis plus ou moins comme une évidence que l'unique fonction, l'unique fonction intéressante, de tout énoncé – c'est-à-dire de tout ce que nous disons – est d'être vrai ou, au pire, faux. Bien sûr, ils ont toujours su qu'il y a d'autres types de choses que nous disons – des choses comme les impératifs, les expressions de souhait et les exclamations –, dont certaines ont même été l'objet de classifications par les grammairiens, bien qu'il n'ait pas toujours été évident de les distinguer les unes des autres. Mais les philosophes ont continué à considérer que la seule chose intéressante était les énoncés qui rapportent des faits, ou qui décrivent des situations, de façon vraie ou fautive. (J.-L. Austin, *Performative Utterances*, BBC, Philosophie du langage II, ed. par B. Ambroise et S. Laugier, Vrin.)

16. Je veux parler d'un type d'énoncés qui ressemblent à des affirmations et qui, grammaticalement, seraient, je suppose, classés comme des affirmations, qui ne sont pas des non-sens et qui pourtant ne sont ni vrais, ni faux. Ce ne seront pas des énoncés contenant ces constructions verbales curieuses que sont les auxiliaires modaux exprimant la possibilité conditionnelle (might) et la capacité conditionnelle (could) ou des mots comme « bon », que beaucoup de philosophes considèrent maintenant comme un simple signal d'alarme. Ce seront des énoncés irréfutables, formés avec des verbes parfaitement ordinaires, au présent et à la première personne du singulier voix active, et nous verrons pourtant tout de suite qu'ils ne peuvent absolument pas être vrais ou faux. De plus, si une personne formule un énoncé de ce type, nous devrions dire qu'elle fait quelque chose plutôt qu'elle ne dit simplement quelque chose. Cela peut sembler un peu étrange."

Supposons, par exemple, qu'au cours d'une cérémonie de mariage je dise, comme c'est d'usage, « Oui, je le veux » (prendre cette femme pour épouse). Ou supposons encore que je vous marche sur les pieds et dise « Excusez-moi ». Ou encore, supposons que j'aie une bouteille de champagne à la main et dise « Je baptise ce bateau le Queen Elizabeth ». Ou supposons que je dise « je te parie six pence qu'il pleuvra demain ». Dans tous ces cas, il serait absurde de considérer les choses que je dis comme le compte-rendu de la réalisation de l'action qui est incontestablement réalisée – l'action consistant à parier, à baptiser ou à s'excuser. Nous devrions plutôt dire qu'en disant ce que je fais, j'accomplis véritablement l'action. Quand je dis « je baptise ce bateau le Queen Elizabeth », je ne décris pas la cérémonie de baptême, je fais réellement le baptême ; et quand je dis « Oui, je le veux » (prendre cette femme pour épouse), je ne raconte pas le mariage, je me compromets avec lui.

Dans le cas de la promesse – par exemple « Je promets d'être là demain » –, on en vient très facilement à croire que l'énoncé n'est que le signe extérieur et visible (c'est-à-dire verbal) de l'accomplissement d'un certain acte intérieur et spirituel, et l'on trouve bien souvent cette conception exprimée dans la littérature classique. Pensons au cas de l'Hippolyte d'Euripide qui dit « Ma langue a juré, mais pas mon coeur » – peut-être devrait-ce être l'esprit, ou l'âme, plutôt que le coeur, mais en tout cas une sorte d'artiste dans les coulisses. Or ce type d'exemples nous montre bien que si nous succombons à l'idée que de tels énoncés sont des descriptions, vraies ou fausses, de l'accomplissement d'actes intérieurs et spirituels, nous offrons une échappatoire aux parjures, menteurs, et autres bigames, et qu'ainsi l'excessive solennité dans ce domaine n'a pas que des avantages. Il est peut-être mieux d'en rester à la vieille formule selon laquelle notre parole nous engage. (J.-L. Austin, *Performative Utterances*, BBC).